

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Année 1936

N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Robert GOTTELAND

Né le 30 Novembre 1909 à Béziers (Hérault)

LA SANTÉ PAR LA TERRE

LE DOCTEUR LANCRY ET SON ŒUVRE MÉDICALE
« TERRIENNE » ET SOCIALE

Président : M. L. TANON, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE MÉDICALE MARCEL VIGNÉ

13, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

1936

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Année 1936

N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLÔME D'ÉTAT)

PAR

Robert GOTTELAND

Né le 30 Novembre 1909 à Béziers (Hérault)

LA SANTÉ PAR LA TERRE

LE DOCTEUR LANCRY ET SON ŒUVRE MÉDICALE
« TERRIENNE » ET SOCIALE

Président : M. L. TANON, Professeur

PARIS
LIBRAIRIE MÉDICALE MARCEL VIGNÉ
13, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

1936

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	Robert DEBRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie médicale et générale	BAUDOUIN.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIA.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET.
Clinique médicale	LOEPER.
»	CARNOT.
»	CLERC.
»	Marcel LABBE.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
Clinique chirurgicale	CUNEO.
»	GOSSET.
»	GRÉGOIRE.
»	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	MARION.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
»	COUVELAIRE.
»	JEANNIN.
Clinique gynécologique	N.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGEANT.
Clinique de la Tuberculose	BEZANÇON.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Professeurs sans chaire	HOVELACQUE.
»	MULON.
»	OLIVIER.
»	VERNE.
»	MOCQUOT.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

BENARD (Henri)	Pathologie médicale.
BERNARD (Etienne) . .	Pathologie médicale.
BOULIN	Pathologie médicale.
BULLIARD	Histologie.
CATHALA	Pathologie médicale.
CHEVALLIER	Pathologie médicale.
DOGNON	Physique.
FEY	Urologie.
GALLIARD	Parasitologie.
GASTINEL	Bactériologie.
DE GAUDART D'ALLAINES	Pathologie chirurgic.
GAYET	Physiologie.
GIROUD	Histologie.
HAGUENAU	Pathologie médicale.
HALPHEN	Oto-Rhino-Laryngologie
HAZARD	Pharmacologie.
HUGUENIN	Anat. pathologique.
JOANNON	Hygiène.
LABBÉ (Henri)	Chimie biologique.
LACOMME	Obstétrique.
LANTUEJOL	Obstétrique.

MM.

LAROCHE (Guy)	Pathologie médicale.
LEMAIRE	Pathol. expérimentale
LEVEUF	Pathologie chirurgic.
Mlle J. LEVY	Pharmacologie.
LEVY-VALENSI	Neurol. et Psychiatrie.
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET	Pathologie chirurgic.
MOUQUIN	Pathologie médicale.
OBERLING	Anatomie pathologiq.
PETIT-DUTAILLIS . . .	Pathologie chirurgic.
PIEDELIEVRE	Médecine légale.
PORTES	Obstétrique.
RICHET	Physiologie.
SANNIE	Chimie biologique.
SENEQUE	Pathologie chirurgic.
TROISIER	Pathol. expérimentale
TURPIN	Pathologie médicale.
VIGNES	Obstétrique.
WILMOTH	Pathologie chirurgic.
Justin BESANÇON . . .	Hydrologie.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

ALGLAVE	Pathologie chirurgic.
BUSQUET	Pharmacologie.
CHAILLEY-BERT	Physiologie.

MM.

LEROUX	Anatomie pathologiq.
NEVEU-LEMAIRE	Parasitologie.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE A TITRE PERMANENT

MM.

ABRAMI	} Clinique médicale.
ALAJOUANINE	
AUBERTIN	
BRULE	
CHABROL	
CHIRAY	
DONZELOT	
DUVOIR	
LIAN	
PASTEUR-VALLERY- RADOT	
SÉZARY	

MM.

BASSET	} Clinique Chirurgicale.
BROCC	
CADENAT	
GATELLIER	
HEITZ-BOYER	
MOURE	
QUENU	
SCHWARTZ	} Clinique obstétricale.
VELIER	
ECALLE	
GUENIOT	
LE LORIER	
LEVY-SOLAL	
METZGER	

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.

CHAILLEY-BERT, agrégé	Education physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
WEIL-HALLÉ	Puériculture.
FREY	Stomatologie.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES CHERS PARENTS

En gage de ma reconnaissance et de ma profonde affection.

A MA FEMME CHERIE

A MON FRÈRE

A TOUS LES MIENS ET AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR TANON

Professeur d'hygiène
Directeur du Laboratoire municipal de la Ville de Paris
Président de la sous-commission Urbaine de la Défense passive
Conseiller technique de l'Hygiène au Ministère
de la Santé Publique
Membre de l'Académie de Médecine
Officier de la Légion d'Honneur

En témoignage de respectueuse reconnaissance pour le très grand honneur qu'il nous fait en acceptant la présidence de cette thèse.

AU DOCTEUR CORNILLEAU

Qui nous a fourni ce sujet de thèse et aidé de ses conseils.

AU DOCTEUR VAISSADE

Qui a guidé nos premiers pas dans l'art difficile de la « pratique médicale ». Qu'il trouve ici l'expression de nos remerciements

CHAPITRE PREMIER

LA SANTÉ PAR LA TERRE

*Le Docteur Lancry et son œuvre médicale,
« ferrienne » et sociale*

Quels que soient les progrès scientifiques et les perfectionnements apportés dans l'art de guérir ou seulement de soulager, il est un problème qui dominera toujours les préoccupations médicales, c'est celui de la conservation de la santé. Les hommes de la Révolution française avaient inventé un beau titre : officier de santé, qui s'appliquait aussi bien aux médecins de l'Armée qu'à toute une catégorie de médecins civils. L'écrivain Paul Bourget, qui a toujours aimé les choses de la médecine, revendiquait un jour pour tout médecin digne de ce nom la noblesse de cet édifice, qui a la garde de la santé des individus et de la nation. Un vrai médecin, disait-il c'est d'abord un officier de santé.

Disons plus précisément que ce doit être un hygiéniste. Si cet aspect social et humain de son rôle

professionnel échappait au médecin, il aurait beau être le plus savant des guérisseurs ou le plus habile des opérateurs, il ne serait en somme qu'un technicien médical, il ne serait pas un véritable docteur en médecine.

Balzac, qui avait tout vu, a immortalisé dans le *Médecin de campagne* ce type du médecin qui est à la fois un biologiste, un observateur social et un philanthrope.

Au cours du XIX^e siècle, on rencontre quelques grands noms de médecins qui, de l'observation médicale, de la pratique même de leur profession, se sont élevés jusqu'à des conceptions générales et des théories sociales et qui méritent le nom de sociologues.

Citons, par exemple, Buchez qui fut d'abord un affilié de la Charbonnerie et un disciple de Saint-Simon. Après avoir été reçu docteur, il ouvrit un cours libre de médecine et de sociologie, fonda un journal, *l'Atelier*, et devint chef d'Ecole. Elu député en 1848, il fut le premier président de l'Assemblée Nationale. Il démissionna bientôt parce qu'il refusa de faire tirer sur la foule, lorsque celle-ci envahit le Palais-Bourbon. D'autres, par la suite, n'eurent pas les mêmes scrupules qui font honneur à Buchez.

Villermé, qui fut membre de l'Académie de

Médecine, s'est rendu célèbre par une enquête sur la Situation des Travailleurs, dans laquelle il a dénoncé les vices de l'organisation économique au milieu du XIX^e siècle et l'exploitation de l'homme par l'homme.

Grasset, le grand neurologiste de Montpellier, a été, lui aussi, un « esprit social » qui a tiré de la pratique médicale des observations profondes.

Si des lois sociales ont notablement amélioré le sort des travailleurs sous la Troisième République, lois dont quelques-unes sont dues à l'initiative de médecins, il s'en faut de beaucoup cependant, non seulement que la question sociale ait été résolue, mais que le grand problème de la santé ait été abordé avec le courage, l'absence de préjugés, la conscience et le cœur qui s'imposent en pareil domaine.

Dans un récent ouvrage intitulé *Psychiatrie et Civilisation*, M. le Dr. Henri Damaye, médecin-chef des Asiles d'Aliénés, écrit : « Nous vivons encore à une époque où il apparaît hardi et prétentieux de vouloir baser sur la science notre état social, tout d'impressions et de façade. D'autre part, on taxe volontiers de révolutionnaire le psychiatre qui sort de l'asile d'aliénés pour envisager les immenses légions de troubles mentaux éparses dans la vie libre ». Au surplus, le Dr. Damaye résume son livre dans cette exergue : « Une Sociologie sans Psychiâ-

trie est une ville sans médecins. Une Psychiâtrie sans Sociologie est un médecin sans clientèle. »

En effet, le désordre mental caractérise à ce point notre société que les psychiâtres peuvent, non sans raison, réclamer la première place dans la réorganisation sociale. Mais sur quel terrain solide établir cette œuvre qui permettra tout à la fois de donner à l'homme plus de bonheur et de lui conserver ou de lui redonner la santé ?

Ce terrain solide, c'est la terre elle-même, la terre sans image. La vie, assurent certains, est apparue pour la première fois sur les eaux. La mer aurait été, à l'origine, le grand milieu vivant. Seulement, c'est la terre qui est la conservatrice de vie par excellence, pour les hommes et les sociétés.

Voilà la vérité sociale et médicale qu'un médecin a rencontrée dans son expérience professionnelle quotidienne. Et là-dessus, il a édifié toute une doctrine : le *terrianisme*. Il n'est pas resté un doctrinaire. Il a agi et il a participé à la fondation, ou plutôt au développement d'une œuvre à laquelle il a donné son nom : les Jardins ouvriers. Jusqu'à son dernier souffle, dans les notes autobiographiques qu'il rédigea, étant frappé à mort par la maladie, il batailla pour cette idée : « L'idée de la terre bien-faisante à la famille humaine. »

Ce médecin social, c'est le docteur Gustave Lancry.

L'abbé Lemire, député du Nord, président de la Ligue française du Coin de Terre et du Foyer, dont le Dr. Lancry a été l'un des plus dévoués collaborateurs, a résumé ainsi la doctrine terrianiste de ce dernier :

« L'homme en tant que famille et en tant que race ne prospère qu'avec la terre et par la terre. La terre est le remède radical contre les fléaux issus du surpeuplement des villes et des milieux malsains. Hygiène, liberté, art, patriotisme, tout repose sur la jouissance tranquille d'un foyer et d'un coin de terre. »

L'idée du Docteur Lancry repose sur une donnée psychologique profonde de la conscience française.

La France, selon le mot heureux et juste de M. André Siegfried, repose sur un socle paysan.

Maurice Barrès disait : La France est un pays de laboureurs et de savants.

Le Français n'est pas fait pour l'usine, ni pour la ville, mais pour la terre. Et pas seulement le Français, mais tout être humain.

L'entassement dans les villes est une cause de misère physiologique et sociale. L'homme doit vivre au grand air. Il lui faut la terre avec ses larges

horizons, ses arbres, ses plantes, ses cours d'eau, ses ressources naturelle.

L'air est le plus grand auxiliaire du médecin.

Malheureusement, le développement de la civilisation et les besoins sociaux font que tout le monde ne peut vivre au grand air, à la campagne ou à la mer.

Il faut donc compenser les déficiences de l'existence à la ville par des moyens qui fournissent quelques-uns des avantages hygiéniques de la campagne.

Ces moyens sont pour la collectivité les espaces libres, les jardins, les squares, les arbres. Pour les individus, ce sont les jardins privés. L'idéal serait que chacun eût sa maison et son jardin.

A défaut de maison individuelle, il est déplorable que, dans les grandes villes comme Paris, une loi ne fit pas obligation à tout constructeur d'immeuble d'y adjoindre un jardin. A l'intérieur de Paris, l'esprit de lucre a fait disparaître de nombreux jardins au détriment de la santé publique.

Peu importe la santé, peu importe la race, pourvu que certains s'enrichissent !

Le docteur Lancry avait le culte du jardin parce qu'il avait le culte de la terre, parce qu'il avait la conviction que la terre était la source de santé.

Il avait puisé ses convictions et ses idées so-

ciales d'abord dans sa propre hérédité, si l'on peut dire, puis dans ses observations et son expérience de médecin.

Par ses origines, en effet, c'était un paysan.

Gustave Lancry était né à Lillers (Pas-de-Calais) le 10 mai 1857. Son grand-père, François-Xavier Lancry, pour lequel il semble avoir eu une grande admiration, était cultivateur, mais il avait appris aussi le métier de « tailleur d'habits ». Sa grand'mère vendait du lait et tenait une boutique d'épicerie, de toiles et rouenneries. C'étaient de petites gens, de braves gens de la vieille France populaire et rurale.

Ils habitaient Burbure, dans le Pas-de-Calais. Ils eurent six enfants, un garçon et cinq filles dont les trois dernières se vouèrent au célibat pour rester avec leurs vieux parents et devenir la providence de leur nombreux neveux et nièces.

C'est précisément chez ses tantes que le futur docteur Lancry, enfant délicat, passa ses premières années.

« J'étais choyé par trois bonnes et saintes vieilles filles. J'avais une grande maison pour jouer, des pâtures pour courir dans l'herbe, cueillir des violettes, des pâquerettes et des pissenlits ; du sureau ou de l'étope pour faire des pistolets ; des cerisiers, des groseilliers, des noisetiers, des ronces,

des pruniers et des pommiers pour me donner des fruits. C'était pour moi le Paradis terrestre... ».

Plus tard, en somme, il rêvera pour tout Français d'un paradis semblable, au moins en réduction.

Au soir de sa vie, il écrira dans ses Souvenirs :

« Le plus lointain souvenir que je me rappelle clairement est celui-ci : par une belle matinée d'avril, mes tantes m'avaient assis sur une botte de paille dans le champ où elles travaillaient : « Mon garçon, reste avec nous au village ; on n'y est pas riche, mais on vit vieux et on a son cœur content. » Avais-je cinq ans ? Et pourtant, je m'en souviens comme d'hier... »

Un jour, ses tantes l'emmenèrent voir « les fosses », c'est-à-dire le territoire minier qui s'étendait non loin de Burbure, avec ses « corons », longs bâtiments parallèles, gris et tristes, où sont logés les mineurs.

Les « fosses » gagnèrent de plus en plus sur les champs, et après 1870, Burbure se transforma.

« Sa population était accrue ; de nombreuses maisons ouvrières et des cabarets s'y étaient élevés ; à toute heure du jour et de la nuit passaient des hommes à la figure noircie qui s'en allaient aux fosses ou en revenaient. Le repos du dimanche, le repos de la nuit n'étaient plus observés : on ne pouvait éteindre les générateurs et les fourneaux. Les

accidents homicides dans les mines étaient si fréquents que la vie humaine y perdait de son prix. Décadence des mœurs, expansion de l'ivrognerie. Plus de religion, ni même de pensée religieuse, et comme conséquence générale, plus de sécurité pour les biens, ni même pour les personnes.

« C'était le nouveau régime, le régime de la liberté, ou plus précisément du libéralisme économique, de la loi de l'offre et de la demande du *struggle for life* chanté par Darwin pour le monde animal et pour le monde végétal, et que le libéralisme appliquait à l'espèce humaine.

« Devant cette transformation, adieu mes rêves d'enfance ! Adieu la vie tranquille au plein air, telle que l'avaient connue les générations successives des Baudelle (ses aïeux maternels) !... »

On voit dans ces lignes que le Dr. Lancry a noté lui-même l'influence de ses impressions d'enfance sur le développement de sa pensée.

On voit également que l'observateur social allait de pair chez lui avec le médecin. C'était un esprit original, curieux de tout ce qui l'environnait.

Il commença d'étudier à Bourecq, dans une petite pension familiale que tenait M. Vendeuse, instituteur libre, avec ses deux sœurs. Il y avait 50 pensionnaires et une trentaine d'externes. Une pièce de terre était attenante à la pension. On y avait

de petits jardins et chaque pensionnaire avait le sien, pour y cultiver des fleurs. M. Vendeuse distribua des prix de jardinage à côté des prix d'arithmétique, d'écriture, d'orthographe, d'histoire et de géométrie.

En outre, pour avoir des légumes, la pension acheta une grande prairie transformée en potager et, aux heures de récréation, les grands maniaient fièrement la bêche et le rateau. Ainsi l'enfant s'ouvrait l'esprit aux travaux du jardinage.

Il passa trois ans à la pension Vendeuse, puis il fit ses études secondaires aux collèges libres d'Aire-sur-la-Lys et de Saint-Omer.

A dix-huit ans, ayant en poche ses baccalauréats ès-lettres et ès-sciences, la question se posa pour Gustave Lancry de choisir une profession. De père en fils, dans la famille, on travaillait la terre et, de plus, on avait un métier manuel, qui, le cas échéant, permettait de se procurer un appoint.

Il rêvait de continuer la tradition et d'être cultivateur. Mais ce n'était pas possible. Sa famille lui remontra qu'on n'était pas cultivateur quand on avait ses deux baccalauréats.

« Mais si j'étais médecin de campagne ? Je pourrais rester au village vivre au grand air ! »

Il partit donc pour Paris et se fit inscrire à la Faculté de Médecine.

« J'étais décidé à sacrifier cinq années pour conquérir mon diplôme. Et comme je m'imaginai que la guérison ou la mort du malade était le résultat de la plus ou moins grande science du médecin, je m'interdis de perdre même une heure de travail pour me distraire ou m'amuser. Qui sait ? De cette heure perdue dépendrait peut-être vie ou mort d'homme.

« Je vécus donc à Paris comme un barbare.

« Mais en cinq années, j'avais passé tous mes examens avec la note bien ou très bien, et j'avais fait une année de service militaire. A 23 ans, je n'avais plus que ma thèse de doctorat à présenter.

« J'avais loué une chambre au Patronage Ste-Mélanie, 26, rue Lhomond. Le dimanche, je jouais avec les ouvriers. Ceux qui étaient nés à Paris, s'enorgueillissaient plaisamment du titre de Parisiens et qualifiaient les autres de provinciaux. Mais les provinciaux répondaient : « Singuliers Parisiens que ceux dont les parents sont nés en province ! »

« Il résulta de toutes ces taquineries la constatation que, parmi les ouvriers du patronage, il n'y en avait peut-être pas un dont le père et la mère fussent nés à Paris ; l'un des deux tout au moins était d'origine provinciale.

« Dans les hôpitaux, certains malades, particulièrement de jeunes poitrinaires voués à la mort et

peut-être à l'amphithéâtre, me touchaient ; je m'intéressais à leur histoire : presque tous étaient provinciaux venus à Paris et que la misère ou la tuberculose fauchait prématurément.

« Paris me révoltait. Quand donc pourrais-je retourner en province, à la campagne ? »

Eveil de l'esprit social chez ce jeune étudiant en médecine au contact des ouvriers de Paris et des malades dans les hôpitaux, révolte du jeune provincial contre la misère causée par l'entassement dans Paris et impatience de pouvoir respirer de nouveau le grand air de la campagne : déjà le « terrianisme » est en germe dans ces sentiments que fait naître la vision aiguë des choses.

N'ayant plus que sa thèse à soutenir, il était pris entre le désir de revenir au pays natal et celui de compléter ses études médicales, car il avait conscience que, même avec le titre de docteur, il ne saurait pas encore grand'chose. Et puis ses parents le trouvaient bien jeune pour qu'il s'installât médecin. « Tu as l'air d'un gamin, lui dit son père ; c'est à peine si ta barbe commence à pousser : avec un pareil physique, tu n'auras pas un client ! »

Ses parents lui offrirent de se retirer des affaires et d'aller vivre avec lui à Paris, pour l'aider à perfectionner son savoir médical. C'est cette résolution qu'il prit.

Successivement, il fut reçu externe (1881), puis interne provisoire (1882). En 1884, il obtenait le titre d'Interne des Hôpitaux de Paris. Entre temps, il avait fait un stage à l'Hôpital maritime de Berck. L'Assistance publique lui décerna une médaille de bronze et, à la suite d'un stage à l'Hôpital de l'Enfant Jésus, l'Académie de Médecine lui remit le premier prix de la Commission de l'Hygiène de l'Enfance.

Sa formation médicale dépassait de beaucoup celle de la moyenne des étudiants en médecine. C'était un médecin accompli, aussi instruit que consciencieux.

Enfin, le 10 décembre 1886, il soutenait sa thèse de doctorat en médecine : *Contribution à l'étude de la contagion de la diphtérie et de la prophylaxie des maladies contagieuses dans les hôpitaux d'enfants de Paris.*

Le président du jury était le professeur Verneuil ; les juges, Fournier, Landouzy et Reclus.

Reçu docteur, il s'installa médecin à Dunkerque. C'est un jour que, causant avec son confrère le Dr. Reumeaux, il apprit l'existence de Fort-Mardyck, village de pêcheurs et de matelots où les gens se mariaient toujours entre eux.

Il eut la curiosité de connaître ce village et s'en fut interroger le curé de Fort-Mardyck. Celui-

ci lui montra les registres paroissiaux. Sur quatre mariages, il y en avait au moins trois pour lesquels il fallait demander la dispense canonique pour raison de consanguinité.

Le Dr. Lancry consulta les registres. Sur chaque acte de mariage religieux, le degré de consanguinité simple, doublé, était très soigneusement noté.

Cela lui donna l'idée d'étudier le problème de la consanguinité. Il n'en savait guère que ce que racontait le grand public, à savoir que les sourds-muets naissent presque tous de mariages consanguins.

Pendant, il se rappelait avoir lu, étant interne, dans une revue médicale, un article de Broca sur les mariages consanguins dans la presqu'île de Batz, en Bretagne. Broca avait montré que si, dans un grand nombre d'endroits, les mariages entre parents tarés multipliaient et aggravaient les tares chez les enfants, en Bretagne, au contraire, l'union de deux générateurs sains donnait des enfants physiologiquement indemnes de toute tare.

Les cas rapportés par Broca portaient sur 45 mariages. Mais, à Fort-Mardyck, le Dr. Lancry venait d'en découvrir près du double, et les mariages consanguins se superposaient pendant plusieurs générations.

Il voulut pousser son enquête à fond et se mit à la disposition du curé de Fort-Mardyck pour ses malades pauvres.

Quelques semaines plus tard, le curé faisait appel à ses soins charitables pour une jeune fille atteinte de fièvre typhoïde. Le Dr. Lanery se rendit tous les jours auprès d'elle. En route, il faisait causer les gens de Fort-Mardyck et prenait des notes.

Deux ans après, il avait pu observer que les matelots-pêcheurs mardyckois étaient, dans l'ensemble, sains, vigoureux et bien portants. Sa conviction était que la consanguinité n'entraînait chez eux, médicalement ou physiologiquement, aucune conséquence fâcheuse.

Puis il chercha la raison de ce grand nombre de mariages consanguins. Allant de découverte en découverte, il apprit l'existence d'un régime social tout particulier à Fort-Mardyck, que ce village avait été créé par Louis XIV qui avait fait venir des familles de Picardie et leur avait fait don d'une propriété communale et sociale.

Il profita d'un accouchement pour passer toute une nuit avec une famille de marins-pêcheurs et les interroger sur l'histoire de Fort-Mardyck. Ce fut pour lui une révélation et un émerveillement.

Il apprit que Fort-Mardyck avait été fondé par

Louis XIV, que le sol appartenait à la commune et que chaque marin pêcheur avait droit environ à 24 ares, sur lesquels il se construisait une maison et avait son jardin.

« Ainsi donc, il y avait en France toute une population — celle de Fort-Mardyck — qui pouvait réaliser et qui réalisait mon rêve d'enfant chez mes tantes de Burbure : « Vivre dans le pays, et sur la terre où avaient vécu ses parents, ses aïeuls, ses ancêtres ! »

« Il y avait en France une population où tout un chacun pouvait, dès l'âge sensible, prendre quand il lui plairait femme ou mari, et être sûr, en travaillant, de vivre et d'élever sa famille, sous la seule réserve d'avoir des goûts modestes.

« Il y avait en France une population où, quelle que soit la dureté de la loi de l'offre et de la demande, tout un chacun, s'il risquait d'être pauvre, ne serait jamais indigent, puisqu'il serait toujours en possession d'une parcelle de terre.

« Et dans ce village, tandis que la France dépérissait par dépopulation, la population doublait en vingt-cinq ou trente ans !

Et dans ce village, tandis que, dans le reste de la France, on gémissait sur la mortalité infantine, qu'on exaltait Budin, le fondateur des consultations de nourrissons, qu'on s'indignait sur la vénalité des

remplaçantes, les femmes allaitaient leurs enfants et n'en perdaient qu'un nombre insignifiant.

Et dans ce village, alors que, dans le reste de la France, on dénonçait l'absinthisme et l'alcoolisme, l'absinthisme et l'alcoolisme étaient pour ainsi dire inconnus.

« Et dans ce village, alors que, dans les grandes villes de France, les maladies avariantes constituaient un péril d'autant plus redoutable que la pudeur n'osait pas les dénoncer, l'avarie était ignorée. Et dans ce village, alors que la tuberculose, maladie de misère physiologique et de contagion, était partout si fréquente, alors que les célébrités médicales de Paris s'ingéniaient à fonder des ligues antituberculeuses, à créer des sanatoria, à susciter des hôpitaux, la tuberculose était inconnue.

Et tout cela était obtenu grâce à la propriété collective de 15 hectares, concédée en 1670 par Louis XIV, à l'association des matelots-pêcheurs, muée en commune après la Révolution !

« Vrai de vrai ! J'étais jeune, j'étais robuste, j'avais de l'aisance, un diplôme de docteur en médecine, un titre d'ancien interne des hôpitaux de Paris : avais-je le droit de tenir secrète la découverte fortuite que j'avais faite ?

« Pourquoi Dieu m'avait-il envoyé à Dunker-

que ? Qu'étais-je venu faire ? Y conquérir une belle clientèle ? Et après ?

« Non, non, ce n'était pas possible de borner là mon ambition. Je devais vulgariser Fort-Mardyck. Je devais réclamer pour tous les ouvriers agricoles les avantages dont jouissaient les Fort-Mardyckois.

« Ma résolution était prise.

« Quand, vers sept heures du matin, ma voiture s'en vint me chercher, je m'étais fixé un but pour ma vie. »

A quelque temps de là, son cousin Louis Lancry, de Merville, terminant ses études de médecine, cherchait un sujet de thèse.

Le Dr. Gustave Lancry chargea son cousin d'un remplacement à Dunkerque et lui dit d'étudier Fort Mardyck, qu'il aurait là un magnifique sujet de thèse sur la consanguinité, l'hygiène préventive, la tuberculose, l'avarie, l'alcoolisme, la mortalité infantile, la dépopulation, et de plus une étude historique, sociale et démographique du plus haut intérêt. Il lui fournit toute la documentation qu'il possédait.

Louis Lancry soutint sa thèse devant la Faculté de Paris le 26 juillet 1890 sur : *La commune de Fort-Mardyck près Dunkerque* (étude démographique et médicale).

Michel Peter présidait le jury.

Ce fut un triomphe. Les examinateurs, vivement intéressés félicitèrent le candidat, lui décernèrent la plus haute mention. Par la suite, il obtint une médaille d'argent.

Félicitations et récompense revenaient pour une bonne part à l'inspirateur de la thèse, à celui qui avait eu le mérite de découvrir Fort-Mardyck et de réunir une documentation précise et abondante sur cette passionnante question, le Dr. Gustave Lancry.

*
* *

Voici comment, dans sa thèse, le Dr. Louis Lancry résumait l'histoire de Fort-Mardyck :

« Une idée civilisatrice jaillit un jour du cerveau de Louis XIV. Le souvenir de Mardyck n'était pas sorti de sa mémoire (allusion à deux séjours de Louis à Mardyck en 1658 et en 1662), et le Grand Roi ordonna spontanément à un de ses ministres de faire appel à ses sujets pour former une colonie de marins dans la Flandre maritime.

« Il indiqua alors du doigt, sur la carte, le lieu qu'il avait choisi.

« Ce lieu était Mardyck, le sol qu'avait occupé le célèbre fort où ses armes avaient été victorieuses.

« Le but du roi n'était pas uniquement de peupler une partie de son royaume, mais de trouver là sous sa main, en toute occasion, une pépinière de marins.

Le projet eut un plein succès, et quatre familles de la Picardie vinrent s'offrir au Ministère de la Marine. Ces familles étaient de Cucq, village situé à trois lieues Ouest de Montreuil-sur-Mer, dans le Pas-de-Calais.

« Le Gouvernement leur accorda les frais de route en 1670. Ils arrivèrent à Mardyck, où on leur fit construire des maisonnettes en torchis et chaume qui avaient chacune un jardinet. On leur paya en outre les frais d'installation ; ils eurent, de plus, la faculté de défricher et d'exploiter ce qu'ils pouvaient des terres sablonneuses contiguës à leurs habitations.

« Les noms de ces familles étaient : Bénard, Everard, Zeonekindt et Godin.

« C'était une chose étrange que cette colonie de gens ne parlant que le français, venant s'implanter au centre d'un pays flamand.

« Telle fut l'origine du hameau des Matelots-Pêcheurs de Fort-Mardyck.

Les quatre familles formaient un total d'environ trente personnes.

En 1677, soit sept ans après son émigration, la

petite colonie compte déjà 30 familles. Les premiers colons en ont appelé d'autres.

La pêche de poisson frais constituait l'occupation à peu près exclusive de la population mâle en temps de paix. Malheureusement, les périodes de paix n'étaient guère longues sous Louis XIV.

En 1773, un acte authentique rédigé en Conseil des Ministres reconnaît à la colonie de Fort-Mardyck des droits qui jusqu'alors reposaient sur la seule parole royale.

Des seigneurs du pays voulurent tracasser les pêcheurs de Mardyck. Ceux-ci défendirent leurs droits et en appelèrent à Louis XV qui leur fit rendre justice.

En 1791, Fort-Mardyck fut érigé en commune.

Le Dr. Louis Lancry ajoutait :

« Sur 400 à 500 hommes environ (je ne dis point tous adultes, car on va de bonne heure à la mer à Fort-Mardyck, le plus souvent après la première communion), la grande majorité s'en va, chaque année, pêcher la morue à Islande ; les autres naviguent au cabotage ou au long cours.

« Les femmes, en toute saison, vont à la pêche à la crevette, le corps dans l'eau jusqu'à la ceinture. A certains jours de la semaine, elles portent au marché de Dunkerque, dans de lourdes hottes qui les courbent en deux, le produit de cette pêche et celui

de leurs jardinets ; et ces rudes travaux ne les empêchent pas d'allaiter leurs nouveaux-nés et de veiller à l'entretien de familles souvent nombreuses. — Quelle leçon pour bien des mères françaises !

« Grâce à un travail opiniâtre, à une santé qui semble défier la maladie, les Fort-Mardyckois connaîtraient peut-être une aisance relative, si les accidents de mer ne venaient trop souvent ravir quelques chefs à leurs familles et plonger celles-ci dans une situation *voisine* de la pauvreté.

« J'ai dit *voisine* et souligné ce mot. C'est qu'en effet, un Fort-Mardyckois n'est jamais pauvre au sens absolu du terme.

« La concession de 125 hectares environ, faite par Louis XIV, les Matelots-Pêcheurs en jouissent toujours.

« A tout nouveau couple qui s'établit à Fort-Mardyck dans certaines conditions, à savoir : que l'un des conjoints soit né dans la commune, et que le mari soit marin classé, inscrit au registre de l'Inscription maritime, la commune concède deux quartiers de terre, soit 22 ares, à titre d'usufruit, plus une place déterminée à la côte pour la pêche au filet.

« Ce lopin de terre, sur lequel les nouveaux mariés bâtiront le plus souvent leur maisonnette, est exploité par eux à leur gré, sans aucune rede-

vance ; ils peuvent, selon leur convenance, la louer à quelque voisin, mais non pas la vendre ; ils n'en ont que l'usufruit et non la propriété.

« Ce qui reste des terres de la concession n'est pas directement exploité par une population qui vit de la mer. Ils ont loué ces terres et le revenu (5.000 francs environ), qui était autrefois réparti entre toutes les familles du village, est aujourd'hui versé entre les mains d'un percepteur à Dunkerque, et directement affecté, au gré du Conseil municipal de FortMardyck, aux besoins de la commune.

« En somme, la commune ne reçoit pas un sou de l'Etat et ne lui demande rien ; petite république d'une autonomie aussi complète que le comporte notre régime politique ; sorte de phalanstère où les principes religieux sont en honneur et rendent aisée la pratique des vertus sociales.

« Les mœurs sont pures à Fort-Mardyck. C'est à peine si, sur 60 naissances, on compte une naissance illégitime, toujours légitimée par un mariage subséquent.

« De crimes ou de délits, jamais ici on n'entend parler. Le poste de garde-champêtre y est à peu près une sinécure et pourtant, Dieu sait si les quatre cents marins qui l'habitent pendant six mois de l'année ont froid aux yeux et s'ils ont les poings faits pour la lutte.

« Cette absence de querelles tient peut-être à une coutume assez répandue dans le pays. Là, le dimanche après vêpres, les hommes se dispersent dans les quatre au cinq cabarets du village avec leurs femmes et leurs enfants.

« Les relations très nombreuses de parenté qui existent entre les habitants expliquent très bien ces réunions.

« A 9 heures, les cabarets sont vides ; tout le monde est allé se coucher, car il faut être dispos pour le travail du lendemain, et la marée n'attend pas.

«... Quand mars arrive, c'est le signal du départ pour Islande.

« Islande ! Notre sensualisme bourgeois s'est-il jamais douté de tout ce qu'évoque au sein de ces populations maritimes ce nom gris de mystères ?

« Islande, disait un vieux loup de mer, « c'est de la glace, des rochers et de la misère ! » — C'est d'abord un voyage plein de dangers ; puis pendant six mois, le froid et l'humidité, la brume et la tempête ; c'est, pendant une partie de la saison, tout le temps que le poisson donne, 20 heures de travail et 4 heures de repos par jour, avec des têtes de morue, des pommes de terre et du lard salé pour nourriture.

« Islande ! c'est ici la mère de famille qui tres-

saille les jours de tempête, se demandant si le coup de vent qui fait trembler sa maison ne fait point chavirer là-bas la barque qui porte son mari ; puis, si les nouvelles manquent, c'est l'attente qui consume et dévore ; l'attente qui tarit ses mamelles et creuse ses yeux.

« Et c'est là-bas, bien loin dans la Mer du Nord, la lutte et les privations ; l'héroïsme à trois francs par jour et par tête, sans autre fanfare que celle des vents déchaînés ; les appels désespérés de la cloche et de la trompe de corne à travers les brouillards impénétrables, pour ne point se heurter ; c'est le monstrueux *iceberg* que le vent pousse sur vous, et qu'il faut éviter sous peine de mort ; là-bas, enfin, c'est trop souvent le tombeau, avec les eaux noires et profondes pour linceul.

« Il y a deux ans, ils furent trente-six qui ne revinrent pas pour le seul village de Fort-Mardyck... »

*
* *

« Un but pour ma vie ! » Voilà ce que For-Mardyck avait révélé au Dr. Gustave Lancry.

Toute sa vie, en effet, il devait rester l'homme de cette idée :

*tout le monde propriétaire
petite propriété insaisissable.*

C'est Fort-Mardyck qui lui avait inspiré cette idée. C'est de Fort-Mardyck qu'il tira toute la doctrine « terrianiste » dont il se fit l'apôtre.

Idée sociale, mais idée médicale par-dessus tout.

On ne saurait trop insister là-dessus : c'est comme médecin, dans l'exercice de la pratique médicale, que Lancry avait rencontré ce qui devait déterminer chez lui un véritable « choc psychologique ».

C'est en tant que médecin qu'il s'intéressa au régime social de Fort-Mardyck.

C'est en tant que médecin qu'il se fit le propagateur de ce qu'on peut appeler « l'idée de Fort-Mardyck ».

N'oublions pas les différentes influences : l'hérédité paysanne, les impressions d'enfance, les observations sociales faites pendant ses études médicales à Paris, l'aversion pour les grandes villes qu'il appellera « les villes meurtrières ».

Son esprit était donc tout préparé à accueillir les enseignements de Fort-Mardyck.

Il se fera journaliste, conférencier, militant social pour propager la vérité médicale et sociale qu'il avait la conviction d'avoir entrevue à Fort-Mardyck.

C'est cela qui fait l'intérêt de la pensée du Dr.

Lancry, l'unité de sa vie d'action comme médecin et comme « sociologue ».

Il considéra la thèse de son cousin Louis Lancry en 1890 comme le premier manifeste de ses idées « terrianistes ». Au vrai, il fut un peu déçu qu'elle ne fit pas davantage de bruit.

Lui-même l'avoua plus tard :

« J'étais tellement ignorant des mœurs de la presse médicale ou politique que je fus passablement désappointé. Pourtant, à y regarder de près, pouvait-il en être autrement ? »

Peu après, il devenait médecin du Syndicat des Marins de Dunkerque. Il fit des conférences au Syndicat, et l'une des premières sur ce sujet : « Un programme social pour les travailleurs de la mer : non pas les trois huit, mais les 24. » Vingt-quatre ares de terre comme à Fort-Mardyck.

Il comptait sur le Syndicat pour porter « Fort-Mardyck », l'idée terrianiste à Paris, à la Bourse du Travail et au Congrès de la Marine marchande. Malheureusement, le verbalisme révolutionnaire eut plus d'emprise sur les travailleurs que le sage réalisme du programme terrianiste.

Sur ces entrefaîtes, de jeunes professeurs du Collège Notre-Dame-des-Dunes, à Dunkerque, ayant eu connaissance des idées originales exposées par

le Dr. Lancry dans ses conférences au Syndicat des Marins, vinrent lui proposer de fonder une revue pour propager le terrianisme.

Le médecin accepta et, le 15 janvier 1893, paraissait le premier numéro d'une revue mensuelle qui portait un beau titre : *La Terre de France*, et devait paraître pendant deux années, jusqu'en décembre 1895. A cette époque, elle fusionna avec une revue sociale éditée à Lille, *La Démocratie Chrétienne*, qui défendait les mêmes idées, mais avait un rayon d'action beaucoup plus large, dans la France entière.

De même que, pour le Syndicat des Marins de Dunkerque, il s'était improvisé conférencier, il se découvrit pour *La Terre de France* une âme d'écrivain et de journaliste.

Il avait un réel talent de parole et de plume, un style vif, enjoué, volontiers caustique. La phrase courte et claire allait droit au but. Il disait tout haut et il écrivait tout net ce qu'il pensait, sans fard et sans réticences. Cela lui valut des inimitiés, mais aussi d'ardentes sympathies.

Quand l'abbé Naudet fonda *La Justice Sociale* en juillet 1893, il sollicita la collaboration du Dr. Lancry dont il goûtait les articles dans *La Terre de France*. L'abbé Naudet était le grand propagandiste des idées sociales du pape Léon XIII et le chef de la

Démocratie chrétienne. Ces idées furent adoptées avec enthousiasme par le Dr. Lancry, qui y retrouvait l'écho de ses préoccupations terrianistes. Il accepta l'offre de l'abbé Naudet et, chaque semaine, pendant quinze ans, — le journal parut de 1893 à 1908 — il rédigea la « chronique » de *La Justice Sociale*.

Cette chronique contribua largement au succès du journal, qui eut une clientèle nombreuse d'abonnés fidèles et qui exerça une influence profonde dans certains milieux de jeunes catholiques, d'intellectuels et de militants sociaux.

Le Dr. Lancry y traitait toutes sortes de sujets en une causerie familière où il avait son franc parler. Et ce franc parler était savoureux. Il ne craignait pas de dire leur fait aux personnages les plus huppés.

C'est que le médecin terrianiste n'avait rien d'un conformiste. Sa langue avait la vivacité de son esprit.

Les questions de médecine sociale, le terrianisme et les sujets d'hygiène, d'alcoolisme, de natalité qui s'y rapportaient, revenaient souvent sous sa plume. Les XXIV ares étaient son « leit-motiv ».

Par *La Justice Sociale*, le programme « terrianiste » fut propagé et rendu populaire un peu partout.

Le Dr. Lancry, dont l'activité fut étonnante, ne s'en tenait pas là. Puisqu'il s'était fait conférencier et journaliste, toutes les occasions lui étaient bonnes de clamer les mérites de Fort-Mardyck.

*
* *

En 1893, un fait d'ordre politique a un immense retentissement dans tout le pays flamand. L'abbé Lemire est élu député d'Hazebrouck.

Ce n'était pas seulement la personnalité sympathique du prêtre-député qui faisait sensation. C'était son programme.

L'abbé Lemire disait dans sa profession de foi :
« Je veux que, pour tout ouvrier, la maison de famille et le jardinet qu'il a acquis par son travail social soient insaisissables, exempts d'impôt et de frais de succession. »

C'était le système de Fort-Mardyck. Dès lors, le Dr. Lancry devint l'ami et le collaborateur de l'abbé Lemire.

Arrivé à la Chambre, le nouveau député d'Hazebrouck s'empressa de déposer des propositions de loi pour la « constitution du bien de famille » et la « constitution de biens collectifs pour les marins ».

La Chambre les prit en considération, mais ne se pressa pas de les voter. Le parlementarisme n'est pas une machine rapide.

Cependant, le Dr. Lancry avait lié connaissance, par l'intermédiaire de l'abbé Lemire, avec Mme Félicie Hervieu qui avait fondé à Sedan une œuvre originale d'assistance par le travail, dite *Reconstitution de la famille*. Elle avait fourni un coin de terre à 75 familles pauvres de Sedan pour les aider à élever leurs enfants.

Cette idée d'assistance terrienne enthousiasma le Dr. Lancry. Il baptisa d'un nom simple et populaire, « *Jardins ouvriers* », les lopins de terre donnés par Mme Hervieu aux ouvriers pauvres de Sedan.

Le nom, l'idée étaient lancés. Bientôt, l'œuvre allait naître officiellement.

De retour à Dunkerque, le Dr. Lancry créait lui-même des Jardins ouvriers dans la banlieue dunkerquoise, à Rosendaël. Puis, il publia la *Revue des Jardins Ouvriers*, trimestrielle. Enfin, le 21 octobre 1896, il fondait à Hazebrouck, avec l'abbé Lemire et une dizaine d'amis, la *Ligue française du Coin de terre et du foyer*.

En 1900, on comptait en France 1800 jardins ouvriers. Trois ans plus tard se tenait le premier Congrès international des Jardins ouvriers à Paris.

Le Dr. Albert Robin, professeur à la Faculté de Médecine de Paris, présida la séance d'ouverture et prononça un discours dans lequel il exalta la portée médicale de l'œuvre de l'assistance par la terre.

Le Dr. Lancry avait d'ailleurs obtenu de nombreuses adhésions de médecins au Congrès, notamment celles du doyen Landouzy, de Grancher, Letulle, Lucas-Championnière, Champetier de Ribes, Variot, etc.

Le Congrès obtint un grand succès et il eut un immense retentissement. Le Dr. Lancry en avait été l'un des meilleurs artisans.

Sa personnalité s'affirmait. Cependant, c'était un modeste. Ni la réclame, ni la recherche des honneurs ne furent jamais son fait. Par certains côtés, il apparaît comme l'apôtre de ses idées, profondément sincère et désintéressé.

Il écrivait et il parlait, non pour se mettre en vedette et se faire valoir, mais seulement pour convaincre et rallier des partisans à ses idées.

Le Dr. Lancry est l'auteur d'un nombre considérable d'articles ainsi que de plusieurs livres et brochures. Il adressa des communications à différentes sociétés.

Les conclusions de celle qu'il fit à la Société dunkerquoise sur *La crise de la race française à Paris* méritent d'être citées :

1° La ville de Paris est insalubre par encombrement.

2° A Paris, la vie de l'individu est difficile, la vie de la famille est impossible.

3° Le Parisien d'origine — Le Parisien de Paris — n'existe pas.

4° Le Parisien de naissance est rare. Il forme le tiers seulement de la population de Paris. Le quart des Parisiens de naissance est né en dehors du mariage légal.

5° La famille parisienne dans les classes riches arrive parfois à se perpétuer, mais c'est à la double condition d'aller chaque année faire un séjour prolongé à la campagne ou aux bains de mer et de se régénérer par des alliances matrimoniales dans du sang provincial ou étranger.

6° La famille parisienne dans les classes laborieuses et dans les classes aisées ne se perpétue pas au-delà de la seconde génération.

7° Le sort commun de la population ouvrière parisienne est de naître à l'hôpital, de mourir à l'hôpital et d'être enterrée pêle-mêle dans la fosse commune sans même pouvoir payer les frais de son enterrement.

Paris est un gouffre où se précipite et disparaît la race française.

Les remèdes ? Faisons de l'hygiène, disent les

uns ; faisons de la puériculture, disent les autres ; retenons les ouvriers agricoles dans les campagnes par l'institution de dots agraires à leur profit, répondons-nous avec toute l'école terrianiste, dont M. l'abbé Lemire, député du Nord, est le représentant le plus autorisé.

L'hygiène ? Il proposait pour assainir Paris les deux prescriptions suivantes :

1° Les propriétés bâties ne pourront couvrir que le tiers du territoire de Paris.

Les deux autres tiers seront exclusivement réservés, le premier pour les espaces libres, bois, squares, promenades, jardins ; le second pour les routes, voies et chaussées.

2° Tout un chacun pourra se loger dans sa propriété comme bon lui semblera. Mais toute maison de rapport destinée à recevoir des locataires devra assurer à chacun de ceux-ci une moyenne minima de 20 mètres carrés de surface.

« La puériculture dit : empêchons de mourir tous les petits enfants qui viennent au monde !

En vérité, il est de la dernière évidence que le devoir de tous, parents, médecins, sociétés, est d'empêcher les petits enfants de mourir. Et non seulement les petits, mais les grands.

C'est s'abuser étrangement que de faire fond

sur la puériculture pour remédier à la dépopulation française.

Nous proposons avec l'école terrianiste :

1° De créer sur le littoral des populations de réserve où la race française se multipliant rapidement compenserait les pertes que lui font subir les grandes villes et tout particulièrement Paris.

2° De retenir les paysans dans les campagnes en créant des dots terriennes qui permettent aux ouvriers agricoles de vivre chez eux, de s'y créer une famille et un foyer, et qui les détournent d'émigrer à Paris ».

*
* *

Dans l'article qu'il donna en septembre 1905 aux *Annales d'Hygiène publique et de Médecine légale* sous ce titre : « Le Jardin ouvrier et la Dot terrienne », le Dr. Lancry a résumé toute la pensée directrice de sa vie et la doctrine médico-sociale du terrianisme.

Il y dénonce les méfaits du motifement économique du XIX^e siècle, où tout conjure pour « épuiser la race française, la surmener, l'anémier, l'affaiblir, et finalement la tuberculiser ».

Il s'indigne contre les propriétaires des « belles, mais odieuses maisons de rapport, à l'entrée desquelles il est dit : Ni chiens, ni chats, ni enfants ».

Il déplore la « lutte pour la vie poussée au paroxysme », l'exode des campagnes vers les villes, et que nos vigoureuses populations rurales viennent se faire broyer dans les usines, dans les filatures, dans les mines, où elles sont jetées sans défense et sans protection, au nom de la liberté du travail ».

Et par ailleurs, « au nom de la liberté du commerce », on verse à flots l'alcool et les liqueurs homicides, partout se multiplient les assommoirs... »

Ces erreurs économiques sont néfastes pour la santé publique. « Sur ce tronc vigoureux et fécond que fut la race française, la tuberculose, l'athrepsie, l'alcoolisme, l'avarie, l'artériosclérose et la stérilité abattent des branches et des rameaux de plus en plus nombreux ».

Qu'a-t-on fait pour remédier à ces fléaux ?

Le Dr. Lancry constate qu'on s'est surtout préoccupé du « traitement des symptômes ».

On a multiplié les hôpitaux, les hospices, les sanatoria, les dispensaires, les gouttes de lait. C'est excellent, mais c'est insuffisant.

Ce sont des remèdes qui ne valent que « pour la cure des individus », mais non « pour la cure des collectivités ».

Et ici, le Dr. Lancry s'affirme un « médecin sociologue » dans cette belle et juste formule :

« *A maladie sociale, il faut un traitement social* ».

« Or, ajoute-t-il, c'est l'abandon de la vie normale, de la vie physiologique, de la vie naturelle, en un mot, c'est l'abandon de la terre qui a produit la dégénérescence physique de la population française : c'est le retour à la terre, le retour à la nature, le retour à la vie physiologique et normale, qui rendra à la population française son antique vigueur et son ancienne fécondité. »

On le voit, le Dr. Lancry ne sépare jamais le problème médical du problème social.

C'est bien la santé par la terre qui est à la fois son but et sa méthode.

Puis, il explique comment il a découvert l'un et l'autre, au début de sa carrière médicale, en 1887, en rencontrant un petit groupe social bien isolé, bien autonome, la commune de Fort-Mardyck, où « le contact avec la terre est assuré par une coutume locale très curieuse ».

Ici, le Dr. Lancry résume l'histoire de Fort-Mardyck.

C'est la recherche des conséquences sociales et médicales de la dot terrienne, sur laquelle tout Fort-Mardyckois peut compter pour le jour de ses noces, qui lui a fait découvrir « la solution simple, pratique et véritablement efficace de ces pro-

blèmes sociaux si ardues de la tuberculose, de l'athrepsie, de la dépopulation ».

Il a « la vision d'une dot terrienne dans toutes les communes rurales de France, d'une dot terrienne assurée à tout enfant pauvre du pays ».

Et, dans l'enthousiasme de sa jeunesse, il voit déjà par ce moyen « le paupérisme aboli, la propriété assurée à toutes les familles, un immense progrès accompli dans la marche de l'humanité ».

Le Dr. Lancry était un généreux et un optimiste. Peut-être la vision exclusivement sociale et médicale du problème l'empêcherait-elle d'apercevoir un autre côté, plus proprement psychologique.

Peut-être ne suffit-il pas d'assurer une « dot terrienne » et des avantages matériels à l'individu pour le retenir à la terre.

L'homme cherche le bonheur, pour le moins le plaisir. Bien souvent, il quitte la terre parce qu'il s'ennuie à la campagne.

Aujourd'hui, le problème du contact avec la terre est plus facile à résoudre que du temps du Dr. Lancry parce qu'il y a davantage de moyens psychologiques de retenir le campagnard aux champs.

La T.S.F., l'auto, le téléphone, les moyens de communication plus nombreux et plus faciles sont des moyens puissants de distraction.

L'électrification des campagnes est une autre

source de joie, car l'homme va vers la lumière. La ville l'attire par ses lumières, sa joie, son apparence de bonheur.

La lumière à la campagne a été un progrès considérable.

Si, avec ces perfectionnements, on réalisait maintenant l'idée de la Dot terrienne préconisée par le Dr. Lancry, le problème du retour à la terre serait plus aisément résolu.

Quoi qu'il en soit, le mérite du Dr. Lancry restera d'avoir entrevu la solution et d'avoir consacré sa vie à la propager.

*
* *

Il est mort le 8 juillet 1920, âgé de 63 ans, à Rosendaël, près de Dunkerque. Pendant la guerre, en l'absence de ses confrères mobilisés, il était resté au service de la population, en dépit des bombardements terribles auxquels était soumise la région. Un obus éclata près de lui et détermina une commotion qui aggrava la lésion cardiaque dont il devait mourir.

Une foule immense, que « l'émotion étreignait », dit un journal local (*le Nord Maritime*), suivit ses obsèques. Devant sa tombe, l'abbé Lemire, député du Nord, et le Dr. Hulleu dirent ce

qu'avait été le médecin, l'ami des pauvres, le défenseur d'une idée sociale juste et bienfaisante.

Le Dr. Lancry repose dans le cimetière de Rosendaël — la vallée des roses, nom symbolique pour celui qui fut le fondateur des Jardins ouvriers.

CONCLUSIONS

Un jeune médecin qui venait de s'installer à Dunkerque en 1887, le Docteur Gustave Lancry découvrit aux environs de cette ville la commune de Fort-Mardyck, laquelle fut créée en 1670 et dotée par Louis XIV d'un régime social très curieux : tout nouveau foyer qui se fonde a droit à un coin de terre d'environ vingt-quatre ares, dont il jouit la vie durant sans qu'on puisse le saisir, mais qu'il n'a pas le droit d'aliéner. C'est l'usufruit particulier d'un bien communal.

Le Dr. Lancry remarqua d'autre part que les matelots pêcheurs de Fort-Mardyck étaient sobres, travailleurs, prolifiques, qu'ils constituaient une élite populaire et maritime. Il en conclut que leurs qualités tenaient à ce qu'ils avaient la libre possession d'une maison, d'un jardin, bref d'un foyer familial qui les retenait à la terre natale.

Etant étudiant à Paris, il avait été frappé par le caractère social des maladies qu'on soignait dans les hôpitaux ; alcoolisme, tuberculose, syphilis,

mortalité infantile. Il incriminait le surpeuplement de la capitale et des grandes villes, qu'il appela par la suite « les villes meurtrières ».

De ses observations de médecin, il avait tiré le principe suivant : à maladie sociale, traitement social.

Il considérait que les hôpitaux, les dispensaires, les œuvres privées ne constituent que des traitements symptomatiques, mais qu'il fallait s'attaquer à la cause du mal. C'est ainsi que, médecin, il devint un homme de pensée et d'action sociale.

Il vit dans le régime de Fort-Mardyck le remède social et se fit le propagandiste de ce remède qu'il formulait : tout le monde propriétaire, petite propriété insaisissable.

Car il considérait que la santé était sauvegardée par la terre. De l'air, encore de l'air, toujours de l'air, disait-il Et il ajoutait : du soleil et de la terre, encore de la terre, toujours de la terre.

A défaut d'une propriété, il voulait un jardin pour chaque travailleur. C'est lui qui créa les « jardins ouvriers », les appela de ce nom et fonda, avec l'abbé Lemire, la Ligue Française du Coin de terre et du foyer.

Parce que médecin, le Docteur Lancry a été un des hygiénistes, un « terrianiste » et un sociologue. Il a entrevu l'une des solutions possibles de

la crise morale et sociale qui ne date pas d'hier et que l'après-guerre a aggravée.

C'est une belle figure de « médecin social et humain » qui fait honneur au corps médical français.

Vu : *Le Doyen,*
G. ROUSSY.

Vu : *Le Président,*
L. TANON.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

Collection de la revue « *Le Coin de Terre et le Foyer* », organe de la Ligue française du Coin de Terre et du Foyer. Paris, 11, rue Saint-Romain, et comptes rendus des Congrès de la Ligue.

CORNILLEAU (Dr. Robert). — *L'abbé Naudet*. Collection « Les Maîtres d'une Génération ». Paris, Bloud, 1935.

DABRY (Pierre). — *Les Catholiques républicains*. Histoire et Souvenirs. Paris, Chevalier et Rivière, 1905.

GUÉRILLON (Dr. A.) et LANCY (Dr. G.). — *Les Villes meurtrières. La Dot agraire. Etude sur la Dépopulation*. Avec préface du professeur Landouzy. Dunkerque, Société Dunkerquoise, 1908.

JUSTICE SOCIALE (La). — *Journal des Intérêts démocratiques*. Bordeaux, 1893. Paris, 1908 (Chronique hebdomadaire du Dr. Lancry).

LADEVÈZE (Dr.). — *Comment les familles ouvrières disparaissent par la tuberculose*. Thèse, Paris, 1901.

LANCRY (Dr. G.). — *Contribution à l'étude de la contagion de la diphtérie et de la prophylaxie des*

- maladies contagieuses dans les hôpitaux d'enfants de Paris.* Thèse, Paris, 1886.
- *Le Terrianisme.* Dunkerque, Delville, 1899.
 - *Tuberculose et Jardins ouvriers.* In *Normandie Médicale* (Rouen) du 15 octobre 1903.
 - *Gouttes de lait et Jardins ouvriers.* In *Bulletin général de thérapeutique* du 23 mars 1904.
 - *Le Jardin ouvrier et la dot terrienne comme moyen de régénérer la population française.* Paris, Baillière, 1905.
 - *La dot agraire communale à Fort Mardyck et à Beuvraignes.* Dunkerque, Typographie Minet-Tresca, 1908.
 - *La Crise de la race française à Paris.* Dunkerque, Mémoires de la Société Dunkerquoise, s.d. (1909).
 - *Les Populations physiologiques du Littoral du Nord.* Etudes d'hygiène sociale. Dunkerque, Imprimerie Paul Michel, s.d. (1909).
- TERRE DE FRANCE (La). — Revue mensuelle. Dunkerque, 15 janvier 1893-15 décembre 1895.

